

XVI. — Massacre des Pères Fafard et Marchand.

Le vaste territoire du Nord-Ouest Canadien n'a eu, longtemps, d'autres habitants que les Sauvages et les Métis. Les Métis sont issus d'un mélange de sang blanc et de sang indien. Quant aux Sauvages, la plupart appartiennent aux deux grandes familles des *Cris* et des *Montagnais*. Ils vivaient de la pêche et de la chasse. Le poisson abonde dans les lacs et, sur terre, le bison, le caribou, l'orignal, ainsi que toute sorte de gibier et de bêtes à fourrure. Là, les Métis et les Sauvages étaient chez eux, et ils jouissaient d'une entière liberté.

Aussi, quand les Blancs y arrivèrent, furent-ils accueillis avec déplaisir et défiance. Ils apportaient quelques avantages (encore inappréciés) de la civilisation ; mais, d'autre part, cette civilisation devait restreindre leur liberté première. Elle fut regrettée vivement, et le mécontentement des indigènes, dans le Manitoba, dégénéra en révolte, en 1870. Un Métis catholique, Riel, se mit à leur tête. Il fut vaincu et fait prisonnier. On l'amnistia, et il se réfugia aux États-Unis.

La rébellion était étouffée ; mais elle eut des résultats favorables aux Métis et aux Indiens. Le Gouvernement leur accorda des avantages depuis longtemps désirés. Ces avantages firent envie aux Métis de la Saskatchewan et de l'Alberta. Ceux-ci les réclamèrent, à leur tour. Leur mécontentement se manifesta bien vite. Les Missionnaires leur prêchaient la patience. A plusieurs reprises, Mgr GRANDIN s'entremet, en leur faveur, auprès du Gouvernement central d'Ottawa ; il se fit l'écho des plaintes si souvent entendues, il rappela ce qui s'était passé, en 1870, dans le Manitoba, et il exprima sa crainte de voir la guerre se rallumer plus à l'ouest. On ne l'écouta pas. Riel fut rappelé des États-Unis ; et une seconde révolte éclata, en 1885. Le mouvement ne tarda pas à arriver au **Lac La Grenouille (Frog Lake)**.

Le Lac La Grenouille est situé un peu au nord de la branche septentrionale de la Saskatchewan, à une vingtaine de kilomètres de l'ancien Fort Pitt. Il est très poissonneux et ses rives accidentées. L'église, propre, était bâtie, à deux kilomètres à l'ouest, sur une hauteur. Le presbytère était à côté. En face, sur une autre butte, se trouvait la maison de l'agent du Gouvernement pour les sauvages. Il y avait un petit magasin de la C¹^e de la Baie d'Hudson. En outre, sur le conseil des Missionnaires, on avait demandé un moulin ; et le Gouvernement venait de l'accorder. On était en train de construire. Le village comprenait une douzaine de Blancs.

Cette Mission venait d'être fondée par le R. P. Léon FAFARD. Originaire de la Province de Québec, le P. FAFARD était jeune encore, intelligent et plein d'entrain. Comme de tout bon Canadien, on pouvait dire de lui qu'il était né une hache à la main. Ses aptitudes pour les ouvrages manuels étaient exceptionnelles. D'une santé robuste, il pouvait faire, toute la journée, le métier de scieur de long. Perché sur le billot à débiter, il fatiguait les trois sauvages qui, au-dessous de lui, se relayaient pour tirer la scie.

Au moment de la révolte, on vit arriver, au Lac La Grenouille, une centaine de Sauvages nomades. A leur tête se trouvait *Gros Ours*. Ils travaillèrent à soulever les Indiens de la réserve. De son côté, le Missionnaire s'efforçait de les maintenir dans le calme et la paix.

Le P. FAFARD était Supérieur d'un district dont dépendaient, notamment, le P. Laurent LeGOFF, du Lac Froid (Cold Lake), au nord, et le P. Félix MARCHAND, du Lac Ognon (Onion Lake), au sud. Il les avait convoqués pour la retraite mensuelle, fixée au Jeudi Saint (1^{er} avril). Au dernier moment, le P. LeGOFF fit défaut ; mais le P. MARCHAND fut fidèle au rendez-vous. Ce jour-là, on remarqua un mouvement extraordinaire dans le pays, — des cavaliers parcouraient la contrée dans tous les sens, — on sentait que quelque chose d'anormal se préparait.

Le soir, après dix heures, on vint frapper à la porte du P. FAFARD. C'était le père *La Victoire*. Ce vieux Sauvage

était un ancien chef, qui avait été un peu sorcier. Voici à quelle occasion il s'était converti. Privé de quatre de ses enfants morts en bas âge, le cinquième, âgé de cinq ans, était malade et paraissait devoir suivre le chemin des aînés. Dans leur désolation, les parents allèrent le présenter au P. Henri LECOMTE, qui était de passage, et lui dirent :

— « Prends cet enfant, nous te le donnons, baptise-le ; et, s'il guérit, nous nous ferons chrétiens. »

L'enfant fut baptisé et guérit rapidement. Le père *La Victoire* et sa femme tinrent leur promesse. Leur enfant, l'enfant du miracle, était le favori du P. FAFARD ; il lui servait la Messe et, quand il eut grandi, il lui rendait tous les services en son pouvoir.

La Victoire sortait d'un conseil de sa tribu. Il dit au Missionnaire :

— « Nos jeunes gens sont tous fous, et ils sont capables de tout. Je ne sais ce qui arrivera. Je viens te donner un conseil : fuis tout de suite ! »

— « Grand-père », répondit le Missionnaire », je te remercie de ton avis ; mais puis-je le suivre ? C'est mon évêque qui m'a assigné ce poste ; il ne m'est pas permis de le désertier. Au reste, si ce que tu redoutes arrive, des malheurs peuvent avoir lieu, — on peut avoir besoin de moi, — ma place est ici, — je reste. »

— « Tu as tort », reprend le père *La Victoire*. « Je te le répète : pars, au plus tôt ! Tes chevaux sont là ; y seront-ils encore demain ? »

Même refus. On se donna la main, et l'on se sépara. En sortant, avant de franchir le seuil de la porte, *La Victoire* se retourna vers le P. FAFARD, et, sans rien dire, il le regarda longuement et avec un air de pitié.

Restés seuls, les deux Pères se concertèrent. Que pouvaient-ils faire ? Il n'y avait qu'à prier et à se confier en DIEU. C'était la nuit de l'agonie, du Jeudi au Vendredi Saint. La femme de l'agent du Gouvernement aperçut, dans l'église, une lumière inaccoutumée. On pense que les Missionnaires y passèrent, au moins, une partie de la nuit. Ce qu'ils demandèrent au ciel, on le devine.

Le lendemain, l'office devait avoir lieu de 8 à 9 heures. On était attroupé dans les environs de l'église. *Vieux Ours* — mécontent, sans doute, du conseil de la veille — ne se montra pas. Mais il ne manquait pas de fortes têtes parmi les sauvages. Il y en avait trois en particulier : *Wandering Spirit*, *Poplar* et *Yellow Fox*. Le P. FAFARD se montra et invita les fidèles à la cérémonie. Quelques femmes répondirent à son appel ; mais les hommes restèrent dehors. L'office commença.

Comme il n'a lieu qu'une fois l'an et qu'il ne ressemble pas tout à fait à une Messe ordinaire, les personnes présentes n'ont pas su dire à quel moment précis entrèrent dans l'église une cinquantaine d'hommes armés. Quand il les aperçut, le P. FAFARD se retourna vers eux et il s'apprêtait à leur parler pour leur recommander le calme...

Wandering Spirit l'interrompt brusquement :

— « Tais-toi : tu n'as rien à dire ici. C'est nous qui sommes les maîtres. Tu n'as qu'une chose à faire : avec le prêtre qui est auprès de toi, pars sans retard, et va au camp. »

Il n'y avait pas à répliquer. Les Pères enlevèrent leurs vêtements sacrés, et ils obéirent.

Une femme était sortie de l'église. Elle habitait sur le chemin où l'on devait passer. Le P. FAFARD entra chez elle. Il fut invité à prendre une tasse de thé, à déjeuner : on lui fit remarquer qu'il était encore à jeun... Il refusa.

— « Je ne suis pas en état de manger ; du reste, c'est Vendredi Saint, c'est jour de jeûne. »

Il sortit, en se recommandant aux prières de la chrétienne. Et on était en route, quand on entendit un coup de feu. Que se passait-il ? En sortant de l'église, les Sauvages s'étaient rendus chez l'agent du Gouvernement. *Wandering Spirit* lui intima l'ordre de se rendre au camp avec les autres prisonniers. L'intention des Sauvages, paraît-il, n'était pas de faire des massacres, mais seulement de faire les Blancs prisonniers.

— « Je suis chez moi », répondit l'agent. « Je suis ici le maître : je ne partirai pas. »

— « Tu n'es pas le maître ! Le maître, c'est nous. Je te donne l'ordre de sortir. »

— « Je ne sortirai pas. »

— « Eh bien, je vais te faire trois sommations, et, si à la troisième tu ne sors pas, je te brûle la cervelle. »
Ainsi fit-il. Cet agent était protestant.

Le meurtre accompli, les Sauvages prirent la direction du camp. Arrivés sur une hauteur, ils purent apercevoir la file des Blancs prisonniers. Celui qui fermait la marche, le *fermier* des Sauvages, chargé de leur apprendre la culture, reçut — de *Poplar*, paraît-il — un coup de fusil. C'était M. Delany, un Catholique Irlandais. Il tomba en poussant ce cri :

— « Oh ! *Father !* »

Le P. FAFARD marchait devant lui. Entendant ce coup de feu et ce cri, il se retourna et accourut auprès du moribond.

Cet acte fut-il regardé comme une preuve de complicité avec les Blancs ? Le fait est que le P. FAFARD reçut, à son tour, un coup de fusil, qui l'atteignit au cou. Le sang coula en abondance.

En ce moment, le P. MARCHAND accompagnait les autres prisonniers et disparaissait derrière un repli de terrain. Entendant dire que le P. FAFARD venait d'être tué, il revint sur ses pas et se hâta vers son confrère. Dès qu'il apparaît, une balle le frappe, en plein front, et il tombe raide mort.

Tous les autres Blancs périrent dans ce massacre. Un seul, un jeune homme, qui travaillait à la construction du moulin, parvint à se cacher et put échapper à la mort.

Peu de temps après, un Sauvage passa près du P. FAFARD et s'aperçut qu'il respirait encore. Se baissant vers lui, il lui dit à l'oreille :

— « Ne bouge pas : fais le mort. Je ne tarderai pas à revenir, et je tâcherai de te sauver. »

Et il s'éloigna.

Ne tarda pas à passer, par le même chemin, une Sauvagesse païenne, faisant partie de la bande des nomades.

Elle aussi remarqua que les yeux du P. FAFARD remuaient encore.

— « Tiens ! » s'écria-t-elle, « celui-ci vit toujours ! Il n'est pas mort. »

Sa voix fut entendue des meurtriers, ils accoururent et formèrent cercle autour du blessé. Parmi eux, se trouvait l'enfant du miracle, le fils de *La Victoire*. Il était chrétien, le fils préféré du P. FAFARD. *Wandering Spirit*, poussé par le démon, s'adresse à lui :

— « Toi, on n'a jamais su ce que tu es, si tu es pour les Blancs ou pour nous. Voici l'occasion de le montrer. Si tu es avec nous, tu vas achever ce Blanc... »

A ces mots, le jeune homme recule d'horreur... *Wandering Spirit* insiste :

— « Tu n'es donc pas avec nous ! Tu es avec les Blancs : on va te tuer avec eux. Tire, ou l'on tire sur toi ! »

Le jeune homme prend son fusil dans ses mains tremblantes... A ce moment, le P. FAFARD ouvre les yeux et les tourne vers son fils privilégié, en soupirant :

— « Oh ! »

Il fut tué à bout portant...

Une femme chrétienne, Marguerite Kakitomustus, résidait non loin de là. Apprenant ce qui venait de se passer, elle résolut de rendre les derniers devoirs aux Pères morts. Les Sauvages ont l'habitude d'envelopper les défunts dans une étoffe de coton blanc. Elle s'en procura et, avec son petit-fils, elle se rendit au lieu du massacre. Quelques voisines la suivirent. Les corps des autres avaient été dépouillés et traités honteusement, mais on n'avait pas touché aux corps des Missionnaires. Marguerite alla s'accroupir auprès du P. FAFARD. Elle souleva le corps et appuya la tête sur ses genoux. Alors, très haut, presque en chantant :

— « Que tu étais bon, et combien nous sommes méchants ! Quel grand mal venons-nous de faire ! Le Missionnaire était le représentant du Fils de DIEU. On l'a fait mourir comme lui. Il repose, comme JÉSUS, sur les genoux de sa mère. Moi, je suis sa mère ; je ressemble à la Vierge au pied de la Croix ! »

Et elle versait un torrent de larmes... On l'entendit. Les Sauvages arrivent...

— « Toi aussi, tu es avec les Blancs ! Tu vas avoir le même sort ! »

— « Tuez-moi donc ! Je ne suis pas comme vous ! Oui, je tiens avec nos Missionnaires : je serai contente de mourir avec eux ! Je ne suis qu'une femme, mais je n'ai pas peur de la mort : vous pouvez me tuer ! »

On la laissa. Les Métis n'étaient pas éloignés. Elle les interpelle :

— « Vous n'êtes que des lâches ! Ces Missionnaires avaient tout quitté, pour venir s'occuper de nous ! Ils ne nous ont fait que du bien ; et vous les avez laissé mettre à mort ! Allez-vous, maintenant, laisser là leur corps ? Permettez-vous qu'ils deviennent, pendant la nuit, la proie des loups ? Vous ne supporterez pas cela, si vous avez un peu de sang dans les veines ! »

Elle lava le visage des Pères, elle leur fit la toilette habituelle et les enveloppa dans l'étoffe blanche. Quelques Métis viennent à son aide, et l'on porte les corps dans la crypte de l'église. Cela fait, elle entonne le cantique chanté aux funérailles des Sauvages.

Ce jour-là, le commis chargé du magasin de la C¹^e de la Baie d'Hudson était absent. Il était allé au Fort Pitt. Au retour, dans la soirée, il s'arrêta sur une éminence, d'où l'on domine le village. Le silence complet y régnait : pas un bruit, pas une personne ! Il continue sa marche. A mesure qu'il avance, le silence semble grandir... Enfin, un Sauvage apparaît...

— « Que signifie ce silence ? Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Ce qu'il y a ? On vient de tuer tous les Blancs. »

— « On a tué tous les Blancs ! Où est ma femme ? »

— « Elle est toujours là : on n'a pas touché aux femmes. »

— « Où est l'agent ? »

— « On l'a tué ! »

— « Et où sont les Pères ? »

— « Eux aussi, ils sont morts ! »

— « Les Pères sont morts ! On a tué les Pères ! On a tué les Pères ! »

Il n'en put dire davantage. Il était protestant, fils illégitime d'un ancien gouverneur de la C¹^e ; mais sa femme était catholique. Tous les dimanches, il assistait à la Messe. Il aimait les Missionnaires ; le P. FAFARD l'appelait « grand-père ».

Élevé parmi les Sauvages, il parlait parfaitement leur langue ; et il accourut à eux. Les Sauvages, après avoir tout pillé, — magasin de la C¹^e, maison de l'agent, etc., — s'étaient réunis et festoyaient au camp. Sans avoir peur et risquant d'être tué, à son tour, il donne libre cours à son indignation. Le mal était fait ; c'était trop tard...

Une bonne chrétienne, Angélique Miwesis, habitait à 500 mètres de la Mission. Malade, elle n'avait pu assister à l'office du matin. Sa fille Anne, âgée d'une vingtaine d'années, était restée auprès d'elle, pour la soigner. Soudain, la mère lui dit :

— « Entends-tu ? »

— « Oui, j'entends ! »

Un chant mélodieux parvenait jusqu'à elles ; la voix était ravissante. Longtemps, elles écoutèrent.

— « Va donc voir », dit enfin la mère à sa fille ; « va voir qui chante ainsi. »

La fille sort, à deux reprises, et elle écoute, elle regarde, puis elle rentre : il n'y a personne, on ne voit personne. Mais le chant vient vers l'ouest ; on dirait que la voix est dans les nuages... Et elles écoutent encore...

Les événements du matin leur étaient, alors, inconnus. Quand elles les apprirent, tout s'expliqua pour elles. Ce chant était celui du P. FAFARD, qui était venu les saluer, en montant au ciel... A plusieurs reprises, et sans la moindre hésitation, la mère et la fille ont affirmé ce fait à l'un des nôtres.

Le lendemain, Samedi Saint, les Sauvages remontèrent à l'église. Qu'y trouvèrent-ils ? Marguerite, avec son petit-fils. Elle priait, et elle pleurait.

— « Toi encore ici ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Sors, ou tu vas voir ! »

— « Non, je ne sortirai pas. C'est ici, sous nos pieds, que reposent *ceux qui font pitié* (les défunts) : je veux prier pour eux. »

— « Encore une fois, sors ! »

— « Non, je ne sortirai pas ! »

— « Grand'mère, » lui dit, alors, son petit-fils : « sors avec moi. Ils sont venus mettre le feu à l'église ; si tu m'aimes, sors avec moi ! »

Ils sortirent, en pleurant. Le feu fut mis à la chapelle et à toutes les maisons du village, après que le pillage eut été achevé.

Le Jour de Pâques, il y avait fête au camp. Tout à coup, une Sauvagesse, regardant dans la direction de l'église, s'écrie :

— « Tiens ! Voyez-vous ? Qu'elle est jolie ! Comme le portail ressemble à celui de l'église brûlée ! Et qui voit-on sur le toit, regardant vers nous ? »

A ces cris, les Sauvages sortent de leurs tentes, ils regardent ; et ils voient, eux aussi. C'était bien l'ancienne chapelle disparue, et, sur le toit, un homme dont l'extérieur répondait à celui du P. FAFARD. Sa main, dirigée vers le camp, faisait un geste de menace, suivant les uns, et, suivant les autres, un geste de bénédiction semblable à celui du Prêtre à la fin de la Messe. L'interprétation varie ; mais, sur le fait de l'apparition, tout le monde est d'accord.

Après la rébellion, *Yellow Fox* réussit à passer la frontière des États-Unis. Rien ne put être prouvé contre *Poplar*. Neuf des révoltés furent condamnés à la pendaison et, parmi eux, *Wandering Spirit* et le fils *La Victoire*.

Ils furent emprisonnés à Battleford. Le P. COCHIN les visita, souvent. Tous les infidèles se convertirent ; et ils moururent chrétiennement. Le jour de l'exécution, l'affluence était grande — Sauvages réunis, agents de la police, soldats, magistrats, etc. Quand ils furent montés sur la potence, *Wandering Spirit* demanda au P. COCHIN s'il pouvait chanter le cantique usité aux funérailles des Sauvages. Aucune objection ne pouvait être faite. Il entonna

donc le cantique. Tous les condamnés s'unirent à lui ; seul *La Victoire* gardait le silence, et il versait des larmes. *Wandering Spirit* voulut le faire chanter, lui aussi ; mais cela traînait en longueur. On craignait un soulèvement des Sauvages assemblés : la trappe s'abattit, et les condamnés furent lancés dans le vide...

Depuis, Frog Lake a été fui par les Sauvages : plutôt que d'y passer, ils préférèrent prendre un chemin de détour.

Le P. PRÉVOST, O. M. I., était Aumônier du 64^e Régiment qui vint à Frog Lake. Les cadavres de tous les Blancs catholiques avaient été déposés dans la crypte de la chapelle et étaient devenus, en partie, la proie des flammes. Il les fit transporter dans le petit cimetière voisin. Plus tard, Mgr GRANDIN voulut faire transporter ailleurs le corps des PP. FAFARD et MARCHAND. L'exhumation montra que la dissolution n'était pas achevée ; et on attendit.

C'est en 1892 qu'eut lieu la translation dans l'Église d'Onion Lake. Mgr GRANDIN présidait la cérémonie. Huit Missionnaires étaient réunis autour de lui, avec les agents du Gouvernement, la police et de nombreux Sauvages. C'est la police elle-même qui se chargea d'exhumer les corps et de les transporter à l'église. Dès qu'on les eut déposés, la femme de *La Victoire* se précipita, tout en pleurs, sur le cercueil renfermant les restes du P. FAFARD. On eut quelque peine à la faire retirer, pendant le chant du *Libera*. Après la cérémonie, elle demanda, avec instances, de veiller la nuit auprès des restes des martyrs.

— « C'est quelqu'un de mon sang », disait-elle, « qui l'a mis à mort : je veux réparer, je veux demander pardon ! »

Le père *La Victoire* était là, mais il n'approcha pas. On n'avait pas suivi son avis ; c'est à cause de cela qu'il n'avait plus de fils, et sa rancune durait encore. Néanmoins, il assistait à la Messe du dimanche et il remplissait ses devoirs de chrétien. La dernière année de sa vie, il eut la grâce de tout comprendre et de se résigner entièrement.

Marcel BERNAD, O. M. I.

